

terre ou à cheval, le manche en fût toujours à la portée de la main. Une ceinture de crêpe de Chine rouge, un large feutre dont la forme était entourée d'un cordon ou *toquilla* de perles de Venise, composaient un pittoresque costume, dont les couleurs étaient en harmonie avec celles du zarape sur lequel le personnage était couché.

Ce costume indiquait un de ces hommes accoutumés à galoper au milieu des halliers épineux, des savanes d'Amérique, et qui dans leurs expéditions soit qu'elles aient pour but une battue où toute autre chose, dorment indifféremment sous un toit ou à la belle étoile, dans la plaine ou dans les bois. Il y avait dans la physionomie de celui-ci un singulier mélange de férocité brutale et de bonhomie railleuse. Au total, son nez recourbé, ses sourcils épais, ses yeux noirs, brillant de temps à autre d'un feu sinistre, démentaient trop l'expression de sa bouche, parfois souriante outre mesure, pour ne pas inspirer au premier aspect une vive répulsion mêlée de terreur.

Malgré l'apparence de vigueur de sa haute stature et l'expression formidable de ses traits, des extrémités presque fluettes, quelque chose de voilé dans son regard, révélaient la nature toujours incomplète du créole américain.

C'est un fait digne de remarque, qu'à l'Européen seul, éternel conquérant des trois autres mondes, Dieu a donné ce qu'il a refusé à l'Américain du midi, à l'Africain et à l'Asiatique, l'esprit d'investigation qui scrute, l'intelligence qui conçoit, le génie qui crée, la force qui exécute, une organisation complète en un mot, une âme d'acier dans un corps de fer.

Une courte carabine, déposée près du cavalier, achevait, avec le long couteau passé dans sa botte, d'en faire un dangereux compagnon à rencontrer dans les déserts.

Il était évident, à la nonchalance de son attitude, qu'il attendait quelqu'un ; mais, comme tout prend dans le désert de larges proportions, après avoir fait peut-être trois journées de marche pour gagner le lieu où il se trouvait, le bandit, car tout semblait, en lui, désigner un de ces hommes hors la loi, le bandit, disons-nous, ne semblait pas éprouver cette attente fiévreuse qui agite si souvent le premier arrivé au rendez-vous au milieu d'une cité populeuse. Dans le désert, celui qui a franchi cent lieues peut attendre cent heures ; dans les grandes villes, au contraire, où la vie se présente comme un torrent entre deux rives resserrées, une heure de marche ne comporte qu'un quart d'heure d'attente tranquille ; car la course y devient un voyage, le quart d'heure y devient un siècle.

Aussi, quand le bruit des pas d'un cheval arriva à son oreille à travers les profondeurs sonores de la forêt, l'inconnu se contenta de changer tranquillement de position, tandis que son cheval hennissait joyeusement en levant la tête. Il écouta. Les pas se ralentissaient comme si le cavalier hésitait ; enfin au point d'intersection des deux routes parut un nouvel arrivant. C'était un homme de haute taille, à la barbe épaisse et noire, vêtu de cuir, comme le premier per-

sonnage, et montant un cheval qui paraissait aussi robuste qu'agile. Ces deux hommes firent, en s'apercevant, la même réflexion, justifiée par leurs mines également suspects.

— Caramba ! murmura le nouvel arrivant, si je n'étais prévenu que ce cavalier est celui vers lequel on m'envoie, je croirais avoir fait une mauvaise rencontre.

L'homme couché se dit à part lui :

— Si ce maudit sept de bastos m'avait laissé quelques piastres en poche, je les croirais fort exposées de par Dieu !

Cependant le cavalier ne sembla plus hésiter, et piquant son cheval, qui bondit près des tisons du foyer, il mit courtoisement le chapeau à la main.

— C'est au seigneur don Pedro Cuchillo que j'ai l'honneur de parler, sans doute ? dit-il.

— A lui-même, seigneur, dit l'homme nommé Cuchillo, en se levant avec non moins de politesse.

— Et moi, je suis l'envoyé du seigneur Arechiza que je ne fais que précéder de quelques heures, dit le nouveau venu. Mon nom est Manuel Baraja, votre serviteur.

— Alors, que Votre Seigneurie veuille bien mettre pied à terre, dit Cuchillo.

Le nouvel arrivant ne se fit pas répéter cette invitation ; puis, après avoir détaché de ses talons d'énormes éperons, il dessella promptement son cheval, lui attacha une longue courroie autour du cou, et, lui donnant sur le flanc un vigoureux coup de la paume de sa main, il l'envoya, sans plus de cérémonie, partager la maigre provende de son compagnon.

En ce moment, la viande qui rôtissait sur les charbons commença d'exhaler une odeur qu'on aurait pu comparer à celle d'un lampion qui s'éteint ; Baraja jeta de ce côté un regard de convoitise.

— Il me semble, seigneur Cuchillo, dit-il, que vous ne vous refusez rien. Caramba ! *tortilles* de froment ! de la *cecina* (viande sèche) ! c'est un repas de prince !

— Mais oui, répondit Cuchillo avec une certaine fatuité, je me traite bien ; du reste, ajouta-t-il, je suis aise que ces mets soient à votre goût, car ils sont à votre entière disposition.

— Vous êtes trop bon, et j'accepte sans façon : l'air du matin m'a ouvert l'appétit.

— Dois-je vous dire, seigneur Cuchillo, tout le bien que j'ai pensé de vous au premier aspect ! dit Baraja en harponnant de la pointe de son long couteau un des morceaux de *cecina* au milieu des charbons.

— Vous effaroucheriez ma modestie, répliqua Cuchillo ; j'aime mieux vous dire combien le premier coup d'œil m'a prévenu en votre faveur.

Les deux nouveaux amis échangèrent un salut plein d'affabilité de part et d'autre, et se remirent à manger. Cuchillo reprit la parole.

— Vous plaît-il, seigneur Baraja, que nous parlions un peu de nos affaires ?

— Volontiers !